LETTRE
DE FÉLICITATION
DE MILORD SIDNEY
AUX PARISIENS
ET À LA NATION FRANÇOISE,

Ou résurrection de Milord Sidney.

SECOND COUP DE GRIFFE

Aux renards de toute couleur.

MES BRAVES AMIS,

JE vous ai vus bien *frivoles*, ou, comme vous ne le disiez que trop souvent, bien *aimables*, & ce mot signifie, aux yeux d'un peuple qui pense, *corrompus*, & rien au delà. Vous jouiez, comme des enfans, avec les fers dont on vous chargeoit. Vous déguisiez vos angoisses avec une sorte d'agrément; vos lâches

Ecrivains, nommés les Immortels, louoient de la maniere la plus dégoûtante votre charmante insouciance; vos petits faiseurs de vers entouroient de roses & de pavots la lourde chaîne que vous traîniez, & vous gambadiez comme des singes, quoique vous fussiez chargés comme des bêtes de somme. Vos femmes, qui avoient échangé les graces de la nature & les charmes de l'honnêteté, contre les minauderies fastidieuses de la coqueterie, vous entretenoient dans la mollesse qui conduit rapidement à la dépravation. Vos Prêtres, dès long-temps sans vertus, n'avoient plus même la pudeur de l'hypocrisie; ils s'enorgueillissoient de leurs vices; tout a changé, & je vous en fais mon compliment. Un de mes compatriotes (Milord Albermale) vous a dit que, pour devenir un peuple respectable, il vous manquoit une Constitution; votre Aréopage assemblé va vous la donner. Souffrez qu'un ancien défenseur du Peuple, qui fut la victime de son amour pour la vérité, qui vit couler son sang pour une si belle cause, vous donne quelques conseils, fruits de la méditation & de l'expérience.

Vainqueurs de l'aristocratie, il vous reste



un ennemi plus dangereux à combattre; il eſt au fond de votre cœur, c'eſt votre foibleſſe. Vous avez fait un grand élan pour atteindre à la liberté, à ce bien précieux, ſans lequel un Peuple reſte ſans force & ſans vertu. Gardez-vous de vous repoſer, votre ennemi veille; il eſt humilié & non attendri; gardez-vous d'oublier la vertu la plus eſtimable, la généroſité. *Se venger eſt d'un homme, pardonner eſt d'un Dieu*, vous a dit un de vos Ecrivains; je ne crois pas que cet adage emporte avec lui la néceſſité de garder des tigres au milieu de vous, ſans les enchaîner, ſans prendre contre eux les précautions que dicte la prudence; vos bourreaux ſont conſternés, mais l'eſpoir de la vengeance repoſe au fond de leur ame; votre Prince eſt bon, on le dit humain, je le crois juſte, mais cela ne doit pas ſuffire pour vous raſſurer; il fut trompé, il peut l'être encore: c'eſt ſous les fleurs que le ſerpent ſe cache, c'eſt dans les Cours que ſe trament les projets ſiniſtres; c'eſt lentement qu'on y forge les chaînes qui doivent mettre un Peuple aux fers. C'eſt à vous de détruire, par une ſurveillance continuelle, les ligues des méchans, &

à les mettre dans l'heureuſe impuiſſance d'agir pour votre perte. Dites à votre Souverain que ſi le mépris de l'opinion publique, dans un particulier, eſt le dernier des vices, il eſt, dans un Prince, le dernier des crimes, & qu'il les commande tous en les pardonnant. Dites lui que la flatterie eſt le piége de la dépravation; rappelez-lui ces mots d'un Hiſtorien (1) : « Lorſque le Ciel veut châtier un » Souverain, il lui inſpire le goût de la flat- » terie & la haîne de la contradiction. Au » même inſtant l'entendement du Prince s'obſ- » curcir, il fuit la ſociété des ſages, marche » dans les ténebres, tombe dans les abîmes, » &, ſelon le proverbe latin, *paſſe de la* » *fumée dans le feu* ».

Dites-lui qu'une Nation aſſemblée doit avoir plus de ſageſſe, doit mieux connoître les moyens de travailler à ſon bonheur, doit mettre dans ſes opérations plus de maturité, doit être de meilleure foi, a plus de nobleſſe, d'élévation dans l'ame que quelques fripons que le vent de l'intrigue fait tournoyer autour de lui; dites lui que le Prêtre eſt fourbe par état;

(1) Velleius Paterculus.

que tout être qui s'isole, qui, par ambition, renonce à la paternité, abjure en même temps les devoirs de Citoyen; qu'il se fait une habitude de l'hypocrisie; qu'il contracte les habitudes de l'orgueil; que ce vice se cache sous les formes les plus séduisantes, & qu'il n'en est que plus hideux aux yeux du sage. Avertissez-le qu'il y a une contradiction perpétuelle entre les devoirs de son état & ceux de Ministre; que Richelieu, Mazarin, Dubois, Fleuri, & l'Archevêque de Sens, d'exécrable mémoire, en sont la preuve; que l'intérêt du Peuple & l'intérêt du souverain, qui ne doivent être qu'un, leur ont toujours paru opposés, & qu'ils ont toujours agi en conséquence.

Répétez-lui sans cesse qu'une nuée de menteurs, de (1) flatteurs, de mendians, de vo-

(1) « De quelle maniere parle-t-on de moi & de mon gouvernement ? disoit un Empereur de la Chine à *Confucius*. Chacun, répond le Philosophe, se tait; tous gardent un morne silence. C'est ce que je désire, répond l'Empereur. Et c'est ce que vous devriez craindre, répliqua le Philosophe. Le malade flatté est abandonné, sa fin est prochaine. Il faut révéler au Monarque les défauts de son esprit, comme les maladies de son corps;

leurs, de calomniateurs, l'entoure nécessairement, & que s'il veut connoître la vérité, il doit quitter tous les ans son palais, pour voir sa nombreuse famille; que ce n'est qu'en la voyant qu'il apercevra la multitude liens qui l'attachent à elle; que jouir des bénédictions d'un aussi bon Peuple, si lâchement calomnié par les vils insectes dorés qui bourdonnent dans les cours, est un plaisir plus doux que le perfide encens dont on fatigue ses organes.

Prémunissez son esprit contre les ruses d'un corps qui ne peut être redoutable qu'aux esprits foibles (1); dites que le fanatisme & l'ignorance de ce corps le rendent incapable de veiller à l'éduration de la jeunesse, & prouvez-lui (ce qui n'est pas difficile à prouver) que les pre-

---

sans cette liberté, l'Etat & le Prince sont perdus». Cette réponse déplut à l'Empereur, il vouloit être loué. L'intérêt présent de l'orgueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à venir, & les peuples sont Prince en ce point.

(1) Aux Indes, les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences à des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome, le Pere Pepe, Jésuite, vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge; il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondroient mieux.

mieres années de ſon auguſte rejeton ne doivent point être confiées à un Prêtre; que la raiſon, les bonnes mœurs, ſa gloire, & l'intérêt de l'état s'y oppoſent. Que le peu de latin que ſait communément un Evêque, & que ſon auguſte Eleve n'aprend jamais, ne peut pas entrer en compenſation des ſottiſes dont il infecte un jeune cerveau; que l'expérience prouve le mal réſultant de l'éducation du Prêtre, quelque dignité qu'il poſſede; que la nature eſt trop avare de *Fénelons*, & trop prodigue de *Dubois*, pour riſquer de pareils eſſais, & que ſi les Princes ſont en général fort mal élevé c'eſt que l'Inſtituteur eſt un Prêtre qui a intérêt à ce que ſon Eleve ne le ſoit pas mieux (1).

Ne ſouillez jamais, mes amis, la belle vic-

---

(1) Le pere du feu Roi de Pruſſe étant à ſouper avec l'Ambaſſadeur d'Angletetre, lui demanda ce qu'il penſoit des Princes; en général, répondit-il, ſe ſont de mauvais ſujets, ils ſont ignorans, ils ſont perdus par la flatterie; la ſeule choſe à laquelle ils réuſſiſſent, c'eſt à monter à cheval; auſſiſe de tous ceux qui les approchent, le cheval eſt le ſeul qui ne les flatte point, & qui leur caſſe le cou s'ils le gouvernent mal.

toire que vous venez de remporter ſur le deſpotiſme ; ſoyez plus généreux que vos tyrans. Vous avez prouvé que la force eſt dans l'unité des volontés ; bornez-vous à ce que vous avez fait, à ce qu'une juſte indignation vous a fait faire ; laiſſez à l'Exécuteur de la juſtice le ſoin de faire tomber la tête des coupables que le ſaint amour de la Patrie & celui de la juſtice demandent ; ne rougiſſez plus vos mains, n'enſanglantez plus vos rues de ce ſang odieux, vous pouvez conſerver votre énergie ſans multiplier les actes de férocité ; prenez garde d'ailleurs de laiſſer aux méchans que vous immoleriez le titre de martyrs. Que la flétriſſure ſoit jointe au ſupplice, & que la conviction du crime enleve à ceux qui portent leurs noms les droits de la réclamation.

Les pages de l'hiſtoire ſont ſouillées du récit des crimes des Grands ; & quand le Peuple s'égare, c'eſt qu'il eſt guidé par eux ou par le fanatiſme, l'ambition & la férocité des Prêtres (1).

---

(1) Quel eſt l'homme dont le cœur ne bondit pas d'indignation au ſeul ſouvenir des cruautés exercées contre les Albigeois & les Vaudois ! on n'imagine point l'excès auquel ſe porta contre eux la fureur

Ne prenez aujourd'hui de guides que le patriotisme qui enfante toutes les vertus, & une

---

de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, Ambassadeur d'Angleterre en Savoie, & pour lors résidant sur les lieux mêmes. « Jamais, dit-il, les Chrétiens n'ont commis tant » de cruautés contre les Chrétiens. L'on coupoit la » tête aux Barbes (c'étoit les Pasteurs de ces » peuples), on les faisoit bouillir, on les mangeoit. » On fendoit, avec des cailloux, le ventre des » femmes jusqu'au nombril. On coupoit à d'autres » les mammelles : on les faisoit cuire sur le feu, & » on les mangeoit. On mettoit à d'autres le feu » aux parties honteuses : on les leur brisoit, & l'on » mettoit en place des charbons ardens. On arrachoit » à d'autres les ongles avec des pinces. On atta- » choit des hommes demi-morts à la queue des » chevaux, & on les traînoit en cet état à travers » les rochers. Le moindre de leurs supplices étoit » d'être précipités d'un mont escarpé, d'où ils tom- » boient souvent sur des arbres auxquels ils restoient » attachés, & sur lesquels ils périssoient de faim, » de froid, ou de blessures. L'on en hachoit en » mille pieces, & l'on semoit leurs membres & leurs » chairs meurtris dans les campagnes. On empa- » loit les vierges par les parties naturelles; on les » portoit en cette posture en guise d'étendard. On » traîna entre autres un jeune homme nommé

une ſage défiance qui vous tienne ſans ceſſe les yeux attachés ſur vos ennemis naturels.

» *Pelanchion*, par les rues de Lucerne, ſemées » par-tout de cailloux pointus; ſi la douleur lui » faiſoit lever la tête ou les mains, on les lui » aſſommoit; enfin on lui coupa les parties hon- » teuſes qu'on lui enfonça dans la gorge, & on » l'étouffa ainſi; enſuite on lui coupa la tête, & » l'on jeta le tronc ſur le rivage. Les Catholiques » déchiroient de leurs mains les enfans qu'ils arra- » choient au berceau; ils faiſoient rôtir les petites » filles toutes vives, leur coupoient les mammelles, » & les mangeoient. Ils coupoient à d'autres le nez, » les oreilles, & les autres parties du corps. Ils rem- » pliſſoient la bouche de quelques-uns, de poudre à » canon, & y mettoient le feu. Ils en écorchoient » tout vifs; ils en tendoient la peau devant les » fenêtres de Lucerne; ils arrachoient la cervelle à » d'autres qu'ils faiſoient rôtir & bouillir pour en » manger. Les moindres ſupplices étoient de leur » arracher le cœur, de les brûler vifs, de leur couper » le viſage, de les mettre en mille morceaux, & de » les noyer; mais ils ſe montrerent vrais catholiques » & dignes Romains, quand ils allumerent un four » à Carcigliane, dans lequel ils forcerent onze Vau- » dois à ſe jeter les uns après les autres, dans les » flammes, juſqu'au dernier que ces meurtriers y » jeterent eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes » les vallées que des corps morts ou mourans. Les

On commencera par vous flatter, & l'on finiroit par vous livrer à la fureur les uns des autres ; les fauteurs des tyrans empruntent toutes les formes pour séduire, pour divifer, pour corrompre; foyez toujours unis pour leur réfifter; car ils ne peuvent être forts que de votre défunion. Obéiffez à votre bonté naturelle & jamais à votre foibleffe; c'eft quand le ferpent dort d'un œil, dit le proverbe oriental, qu'il faut avoir fes deux yeux ouverts.

Vos fages défenfeurs veillent pour votre

» neiges des Alpes étoient teintes de fang. L'on » trouvoit ici une tête coupée, là, un tronc, des » jambes, des bras, des entrailles déchirées & un » cœur palpitant ».

Quel prétendu crime puniffoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie ? Celui, difoit on, *de la rebellion.* Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naiffance au premier ordre de Gaftalde & du Pape; de ne s'être point exilés d'un pays qu'ils poffédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'eft ainfi que les doux Miniftres de la religion catholique & fes doux Saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les apôtres du Diable ?

bonheur. Là repoſe votre puiſſance ; l'Europe attentive les ſurveille & les encourage, une gloire immortelle les attend, & un bonheur durable ſe prépare pour vous.

Je fais pluſieurs vœux pour votre proſpérité. Le premier, c'eſt que les Souverains que la durée de l'Empire François vous réſerve, aient le courage de s'affranchir d'aller chercher ailleurs que chez vous les compagnes qu'ils deſtineront à leur couche. Le ſecond eſt que vous détruiſiez la puiſſance des Prêtres ; vous ne pouvez augmenter la ſomme de leurs vertus qu'en diminuant celle de leurs revenus ; vous n'aurez des mœurs pures qu'en les obligeant à en avoir, & ils n'en auront que lorſque votre aſſemblée nationale aura décrété qu'il leur ſera permis de ſe marier. C'eſt auſſi le ſeul moyen de les rendre citoyens, de les forcer de renoncer au ridicule orgueil, qui, contre les principes de la Relion qu'ils profeſſent, leur dit de ſe placer au premier rang. Votre confeſſion auriculaire n'eſt propre qu'à corrompre le pécheur, la péchereſſe ſurtout, & le dépoſitaire de leurs ſecrets ; n'oubliez pas que le deſpotiſme s'eſt mille fois ſervi de ce moyen pour diſpoſer les ames foibles à

une obéiſſance paſſive, & les ames féroces au régicide ; honorez votre Prince, laiſſez-lui tout pouvoir pour faire le bien ; ſurveillez les grands ; ramenez, ſans de grandes ſecouſſes, vos concitoyens ſous l'égide de la loi ; éclairez-vous ; l'ignorance produit le mal & l'entretient ; elle met un pouvoir trop étendu entre les mains de la puiſſance exécutive, & affoiblit inſenſiblement la force du pouvoir légiſlatif. Détruiſez d'un ſeul coup le germe de ces guerres déshonorantes qui n'ont que l'ambition pour motif. L'homme qui, par un ſeul acte de ſa volonté, peut preſcrire à cent mille autres de marcher à la mort, n'a tourné que trop ſouvent ſa force contre vous-mêmes ; le déplacement fréquent des troupes enrichit un Miniſtre de la guerre aux dépens d'une nation entiere, ſans rien faire pour le bonheur de cette nation ; invoquez donc la ſageſſe de vos repréſentans, pour qu'ils déclarent que la Nation françoiſe, ayant, par ſa valeur, recouvré tous ſes droits, n'entend plus déſormais ſouſcrire à ces ligues offenſives & défenſives ; qu'elle renonce à l'exécrable gloire attachée à la deſtruction de ſes ſemblables ; que, libre dans ſes foyers, elle ne reconnoîtra pour amie que la puiſſance qui n'at-

tentera pas à la propriété de ſes voiſins; qu'elle ſera l'amie de toutes à cette condition, & qu'elle ne prendra jamais de part à leurs querelles, que pour être médiatrice.

Abandonnez, mes amis, ces Colonies qui vous ruinent & qui vous déshonorent; par la néceſſité d'acheter, d'échanger, de maltraiter, de dégrader vos freres les Noirs; cultivez vos terres mieux que vous n'avez fait juſqu'ici; protégez vos cultivateurs; chaſſez vos intendans; deſſéchez en commun vos marais; détruiſez tous les germes de corruption, la proſtitution, les faux marquis, le luxe, la vénalité des charges, les abbés, les moines, les loteries, les maiſons de jeu, les eſpions, la ſorbonne, les priviléges excluſifs, l'académie françoiſe, les loups, la mendicité, les lapins, & les ſangliers; réformez vos colléges; laiſſez écrire les Philoſophes; liſez peu de Poëtes; ne conſervez de ſpectacles que ceux qui élevent l'ame, & fermez ceux qui la dégradent; faites rivaliſer votre théâtre national, en en permettant un ſecond; rendez la liberté à ceux qui gémiſſent dans vos maiſons de force; détruiſez-les, ou faites-en des maiſons de travail pour les pareſſeux & les malfaiteurs, & renvoyez bien vîte à

leur véritable destination ceux qui avoient la basse cruauté de régir ces antres de douleurs; faites-leur dessécher vos marais ou curer vos ports, & ne craignez pas de commettre en cela une injustice. Vous aurez donné un bel exemple à l'Europe, & je fais des vœux bien sinceres pour que les Etats du Pape, l'Espagne, le Portugal, la Pologne, &c., le suivent, & que l'homme enfin porte la tête haute, & que toutes les vertus rentrent dans son cœur. Adieu, je vais rejoindre mes amis, Rousseau, Mably, Helvétius, & quelques autres Prophetes auxquels vous devez votre gloire, & dont la société fait mes plaisirs.

SE TROUVE A PARIS,
Rue du Hurepoix, N°. 24.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

Separate